

‘Le’ Covid ou ‘la’ Covid ?

Nous nous permettons de vous interpellé à propos de l’éditorial publié dans le bulletin *L’UT2J au temps de la Covid-19*, dans lequel est revendiqué le fait d’utiliser, désormais, le genre féminin pour le mot désignant la maladie dont nous souffrons – heureusement pour la plupart d’entre nous indirectement – les conséquences. Notre but n’est pas tant de remettre en cause les choix éditoriaux du bulletin, qui sont entièrement légitimes, mais plutôt d’inviter les rédacteurs (et les lecteurs) à mener une réflexion informée sur ces choix, sans avoir la prétention, ou l’illusion, que ces derniers relèvent d’autre chose que ce qu’ils sont : de purs choix stylistiques, qui n’ont pas grand-chose à voir avec un bon ou un mauvais usage de la langue française (pour autant que ces notions aient un sens, et méritent qu’on en fasse une « cause » à défendre).

Le sujet peut paraître secondaire, voire futile, à côté de la situation dramatique que nous vivons. Il nous semble, au contraire, que cette question – et plus généralement les implications qu’elle comporte – devrait intéresser au premier chef une université comme la nôtre. Somme toute, si on revendique (à juste titre), comme suggère de le faire l’éditorial, l’autorité des spécialistes en matière de médecine, la même attitude devrait s’appliquer à toutes les sciences, y compris celles qui sont enseignées et pratiquées dans notre établissement. Il s’avère en effet que l’UT2J comporte, en son sein, de nombreux linguistes, qui ont peut-être leur mot à dire en matière de langue.

Depuis plus d’un siècle maintenant, les linguistes ont compris que les questions linguistiques, comme toute autre question scientifique, peuvent et doivent être traitées de façon objective, indépendamment de toute considération idéologique. Certains comme Alain Rey et Pierre Encrevé, pour ne citer que deux des plus connus, ont consacré de nombreuses pages à montrer à quel point la vision du français en guerre contre l’anglais pour défendre sa ‘pureté’ est partielle et trompeuse. Prendre la question du genre de *Covid* par le biais de la « mauvaise ingestion d’expressions venues d’Outre-Atlantique » et de la « soumission culturelle » signifie adopter un prisme idéologique qui, de plus, ne correspond pas entièrement à la réalité. Certes, on ne peut pas nier que *Covid* soit, techniquement parlant, un mot que le français (de même que d’innombrables autres langues) a importé de l’anglais. Cependant, la question du genre qu’il a en français n’a rien à voir avec son origine, puisque, comme tout le monde le sait dès ses premiers cours d’anglais, un mot qui désigne un objet inanimé est systématiquement neutre dans cette langue (c’est un ‘it’). Par ailleurs, on voit mal comment on peut affirmer avec autant d’assurance que « le sigle *Covid* [...] a un genre, et il est féminin », si ce n’est sur la base d’une méconnaissance des « règles » de la langue, que l’article invoque. Les mots ne tombent pas du ciel, prêts à être utilisés et immuables ; ce sont les locuteurs qui les font. ‘Règle’ est d’ailleurs un terme ambigu. Si c’est des règles prescriptives que l’on parle, il est à craindre qu’il n’y ait pas encore de grammaires ou de dictionnaires qui renseignent sur les propriétés grammaticales de *Covid*, dont le genre (après tout, ce mot n’est né que le 11 février dernier). Si, en revanche, c’est au système de principes implicites que les locuteurs appliquent en s’exprimant qu’on se réfère, ce n’est ni au *Bulletin* de l’UT2J, ni aux linguistes, ni à l’Académie Française de décider, mais aux locuteurs eux-mêmes. Citation pour citation, déjà au XVIII^e siècle, les encyclopédistes reconnaissaient que « l’usage [...] est le législateur naturel, nécessaire et exclusif des langues ». Dans le cas de *Covid*, l’usage semble avoir déjà tranché, sans appel, en faveur du masculin, au point que vouloir défendre sa ‘féminité’ semble être un combat perdu d’avance (l’éditorial le reconnaît d’ailleurs lui-même).

On peut alors se demander : est-ce uniquement l’ignorance qui a poussé les locuteurs à pencher pour *le* plutôt que pour *la Covid* ? Sans doute non ; les langues telles que nous les parlons résultent toujours d’un équilibre entre forces concurrentes. D’un côté, la langue ‘tire’ *Covid* du côté du féminin, effectivement, en vertu du principe (qui est une tendance, pas une règle) à assigner le genre à un sigle, à un acronyme (ce que *Covid*, techniquement, est) ou à un emprunt sur la base de son hyperonyme le plus saillant, ici *maladie*. De l’autre, des mots comme *choléra*, *diabète*, *paludisme* (et d’autres encore plus dramatiques) montrent qu’aucune ‘règle’ n’impose au nom d’une maladie d’être féminin en français. Comme tout autre fait lexical, le genre d’un nom n’est qu’une question de convention. Ajoutons à cela que si

l'hyperonyme de *Covid* est en effet techniquement *maladie*, on ne peut pas nier que *coronavirus* possède, depuis quelques semaines, un niveau de saillance tel qu'il s'agit de toute vraisemblance du premier mot que notre cerveau récupère lorsque nous pensons à ce sujet (et nous y pensons beaucoup). Il n'est donc pas inexact, même sur le plan linguistique, d'affirmer que les locuteurs disent '*le Covid*' parce que c'est au coronavirus qu'ils pensent. Est-ce grave ? Ça l'est, évidemment, si on est un infectiologue, et qu'on doit trouver un vaccin ou un traitement pour combattre un *virus* qui provoque une *maladie*. Mais pour les usagers lambda de la langue que nous sommes, distinguer une maladie de sa cause invisible est certainement difficile (on dit bien « tomber malade du coronavirus »). On touche là à la distinction entre une langue de spécialité, qui comporte des 'termes', visant à être sémantiquement univoques et non ambigus, (et qui se doit, donc de distinguer la maladie *Covid-19* du virus *SARS-CoV-2*), et la langue tout court, dont les mots (tous les mots) sont par nature sémantiquement indéterminés et ambigus depuis la nuit des temps. Les spécialistes eux-mêmes, d'ailleurs, utilisent massivement *le Covid*, sans doute parce qu'ils sont influencés par la langue courante (en fin de compte, ils sont des locuteurs du français depuis plus longtemps qu'ils ne sont des médecins).

Rien n'empêche d'utiliser *Covid* au féminin. La langue est démocratique. Mais justement pour cela, et puisque la stigmatisation linguistique marche dans les deux sens, gardons à l'esprit que l'on risque, un jour ou l'autre, de passer pour de vieux puristes, tels ceux qui voudraient que *la planète* soit *un planète* et *l'opéra* soit *une opéra* (c'est l'étymologie qui le dit !).

Fabio Montermini, DR CNRS, laboratoire CLLE
Anne Condamines, DR CNRS, laboratoire CLLE
(remerciements à Michel Roché pour son expertise et conseils)

Bibliographie sommaire

Sur le purisme linguistique :

Pierre Encrevé, Michel Braudeau, *Conversations sur la langue française*, Gallimard, 2007.

Alain Rey, *L'amour du français. Contre les puristes et autres censeurs de la langue*, Denoël, 2007.

Sur l'assignation du genre aux noms en français :

Michel Roché, *De l'attribution du genre aux mots nouveaux dans la langue française*, thèse d'état, Université de Toulouse le Mirail, 1992.

Michel Roché, *La variation non flexionnelle du genre des noms. Diachronie, diatopie, diastratie*. Toulouse : Cahiers d'Etudes Romanes, hors série, 1997.